

Le premier numéro

LE 27 mars 1913, à une heure tardive de l'après-midi, sortait le premier numéro du quotidien, modeste journal de six pages, attendu avec impatience par tous les amis de la résistance française en Ontario. Une grand-messe avait été chantée la veille pour implorer les faveurs du Ciel et Mgr J.-O. Routhier, administrateur du diocèse d'Ottawa, avait béni les locaux, en présence d'un nombreux clergé régulier et séculier et d'un groupe d'amis de la cause scolaire franco-ontarienne.

"Le Droit", tel était le nom du nouveau journal, nom proposé par le R.P. Arthur Joyal, O.M.I. A lui seul, ce nom évoquait tout un programme d'action. On avait choisi cette appellation symbolique parce que le nouveau quotidien naissait principalement de la préoccupation de défendre le droit des pères de famille franco-ontariens à faire donner à leurs enfants l'éducation de leur choix: une éducation catholique et française.

Sa présentation typographique était encore très imparfaite, mais il arborait avec fierté sa devise comme un drapeau: "L'avenir est à ceux qui luttent." Il affirmait ainsi sa détermination de résister aux angloisateurs, quels qu'ils fussent.

Ceux qui voyaient d'un mauvais oeil la naissance d'un tel journal l'accueillaient avec ironie et quolibets. Ils affirmèrent qu'une feuille semblable ne pouvait vivre plus de quelques semaines, peut-être quelques mois.

Comme ils se trompaient, les pauvres !

Le premier édifice

VISITER "l'édifice" du "Droit" n'était pas compliqué à cette époque. C'était une pauvre imprimerie, située à l'étage supérieur d'un vieux garage, rue York. C'était une salle de 800 pieds carrés; tout se voyait donc d'un seul coup d'oeil.

D'abord, le président Guibord, obligé de manier le balai aussi souvent que la plume, vous accueillait en salopettes.

— Le garage est en bas; nous avons loué le haut. La rue York faisait bien l'affaire, car c'est si central. Et puis, c'est à deux pas du Monument National. Attendez, je vais vous trouver une chaise... Voyons... Nous en avons trois pourtant...

— Alors, de reprendre Guibord, nous allons faire le tour. Ici, du côté de la fenêtre, c'est la rédaction et la circulation. La table sert au gérant, au comptable, au traducteur, au vendeur d'annonces et aux trois novellistes. De l'autre côté de la clôture, ce sont les ateliers.

Et M. Guibord d'expliquer ensuite la situation financière:

— Les dépenses d'aménagement et de lancement ont été de \$6,260.38. Après l'impression du premier numéro, il nous reste donc en caisse \$2,576.82. Nous devons en plus payer nos employés.

— Et nous nous proposons d'engager sous peu un certain Charles Gautier comme correcteur d'épreuves, à \$9 par semaine. Il paraît que c'est un garçon qui promet.

Eugène (Gene) Beaudry

ET de "l'autre côté de la clôture", se trouve Eugène Beaudry, pressier, — Où prenez-vous le papier ? demande le visiteur.

— Je vais le chercher moi-même chez Eddy, avec un cheval et une voiture, de répondre Beaudry. Ça force parfois, car l'argent manque, mais j'ai de bons amis qui me font des faveurs. J'en obtiens un rouleau par semaine: 1,300 livres. Je dois le hisser ici à la main. Le matériel d'impression — je veux dire l'encre, le plomb, etc. — nous est fourni par le "Citizen". Les réparations, je les fais moi-même, et quand j'ai besoin d'un morceau, je le fabrique. Aussi longtemps que ça voudra marcher, moi je ne lâcherai pas.